Prédication : Jean 17 v1-11 « Qu'ils soient un comme nous sommes un »

Jean-Paul Rabaud, Sanary, 5 juin 2011

Le texte du jour est donc Jean 17, la prière sacerdotale. Il vient après déjà trois dimanches consacrés à l'Évangile de Jean, les chapitres 10 et 14.

Ce texte, très particulier, de Jean 17, est la prière la plus longue des Évangiles, le texte du jour n'en cite qu'une partie. Il est particulier car, ici, Jean ne nous retranscrit pas des propos de Jésus destinés aux disciples, mais un dialogue intime et fervent de Jésus avec le Père. Il est considéré par nombre d'exégètes comme l'un des plus beaux, si ce n'est le plus beau du Nouveau Testament. Peut-être. Mais ce n'est pas, à l'évidence, le plus simple. Cette prière est particulièrement émouvante car elle aurait été prononcée à Géthsémané, juste avant la Passion. C'est la conclusion du discours d'adieu de Jésus. Par cette prière, nous sommes témoins de l'adoration respectueuse de Jésus pour le Père, et, en même temps, de son exceptionnelle proximité avec Lui.

Le passage « Qu'ils soient un » a souvent été interprété comme un appel à l'unité des Chrétiens, pour promouvoir l'œcuménisme, dénoncer le « scandale de la division des églises », selon l'expression consacrée, pour ne pas dire, le cliché. Il faudrait donc en revenir à l'unité, unité institutionnelle et doctrinale ? Peut-on vraiment interpréter ainsi cette parole? Cette lecture n'est-t-elle pas un anachronisme? Jésus a-t-il vraiment en tête les divisions de l'Église, Église qui est encore à venir à l'heure où il parle, Église qui n'existe pas encore ?

On peut en douter. D'abord, l'idée commune de l'unité originelle de l'Église, qui s'est ensuite corrompue dans la division, cette pseudo-unité primitive, est en réalité un mythe. Il n'y a pas plus eu d'unité originelle que d'Age d'Or. L'histoire établit que, dès l'origine, les interprétations du message de Jésus ont été variées et les institutions qui en ont résulté ont été tout aussi diverses. Si Jésus avait eu pour ambition de fonder une institution unique, forte et structurée, il aurait écrit, lui même, le Nouveau Testament, et l'on sait qu'il n'a rien écrit. Il aurait jeté les bases de l'institution. Il aurait désigné un successeur, et, tant qu'à faire, un successeur issu de son sang. C'est là une vision bien profane, bien politique, bien humaine en un mot, et ce n'est pas son sujet. Son royaume n'est pas de ce monde, faut-il le rappeler ?

Non, Jésus n'avait qu'une mission, donner la « Bonne Nouvelle » donner "la Parole" aux hommes. Jésus eut douze disciples, le Nouveau Testament comporte quatre Évangiles, qui, sans se contredire, sont tout de mêmes différents, et tout particulièrement celui de Jean. Peut-être suis-je trop parpaillot, trop habitué, depuis des siècles, à être minoritaire, mais ce type d'unité me fait toujours peur. Derrière l'unité, en ce monde du moins, je vois le risque de l'uniformité, du repli sur soi, le repli sur sa communauté, qui détient La vérité. La vérité vraie, la seule l'unique. Et tous les autres sont donc dans l'erreur. Derrière cette unité là, je vois l'exclusion, car ceux qui ne sont pas dans la bonne institution, sont dehors, hors de la communion, et donc excommuniés. Et la logique de l'excommunication, c'est l'inquisition, ce sont les Dominicains et le dragon, c'est l'autodafé de la pensée, c'est le bûcher, des cathares ou des RPR, ou c'est aussi, ne l'oublions pas, le bûcher de Michel Servet. Pour autant, je n'entends pas ici faire l'éloge de la tendance exacerbée des protestants à toujours fonder de nouvelles églises, à toujours se subdiviser jusqu'à l'absurde. Surtout pas en cette année où, sur le plan institutionnel, nous faisons des efforts, qui se concrétisent par la fusion de l'ERF et des luthériens. Mais je ne crois pas qu'un homme, ou une institution humaine, puisse jamais prétendre posséder La Vérité, toute entière.

Mais alors, quel est le sens de cette unité invoquée par Jésus ?

Jésus, à ce moment de bascule, en revient aux fondamentaux : « Chemâ, Israël, Ado-nay Elo-henou, Ado-naï Ehad' » « Écoute, Israël, l'Éternel, notre Dieu, l'Éternel est UN » (Deutéronome 6 v4). C'est l'unité de Dieu que tout juif rappelle et célèbre chaque matin. Dans cette prière intime, Jésus fait le bilan de sa mission et célèbre à la fois, humblement, sa soumission au Père, son intimité et son unité avec lui. Pour Jésus, Dieu n'est pas cette entité tutélaire, terrible et terrifiante, cette nuée ardente qui consume tous ceux qui oseraient s'approcher, cette puissance qui, même contenue dans l'Arche d'Alliance et les

tables de la loi, est si dangereuse qu'elle doit être confinée, au sein du Temple de Jérusalem, dans le Saint des Saints, le Debhir (1 Rois 6) où nul ne peut pénétrer, sauf le grand prêtre, une fois par an.

Non, la prière de Jésus témoigne d'un Dieu – Père, à la fois très accessible et infiniment grand, source de tout don, de tout amour. « Ils savent maintenant que tout ce que tu m'as donné vient de toi, que les paroles que je leur ai données sont celles que tu m'as données. Ils les ont reçues...». La Parole n'est pas enseignée, mais c'est un don de Dieu transmis par le Christ et qui est reçu par les disciples. L'unité est là, car la Parole, c'est Dieu. C'est cette Parole et cette unité que Jésus nous invite à partager en héritage. L'unité de Dieu passe, sans doute, pour nous, par trouver d'abord notre propre unité. Ce n'est pas si facile, car nous sommes bien souvent divisés en nous-mêmes, contradictoires, déchirés parfois. La promesse de l'amour de Dieu est le chemin qui nous est offert pour nous réconcilier avec nous-mêmes. Son pardon nous permet d'abord, d'être réconciliés avec nous-mêmes, de trouver l'unité intérieure, d'être un. Mais, cela fait, peut-on être croyant tout seul ? Dans l'Ancien Testament, la foi et la pratique sont collégiales. Adonaï parle à une communauté dans son ensemble, au peuple élu, à Israël. La foi est collective et constitutive de l'identité du groupe. Jonas convertit Ninive d'un coup et toute entière, du roi jusqu'aux bêtes.
Avec le Nouveau Testament, Dieu s'adresse individuellement à chacun, la conversion est personnelle, et l'apôtre doit aller pécher une à une ses ouailles. La relation du chrétien avec Dieu est une relation intime et personnelle, comme celle de Jésus avec le Père dans cette prière. C'est donc une relation directe, sans intermédiaire. Elle permet à chacun, en pleine liberté, et donc responsabilité, de trouver sa véritable personnalité, elle permet à chacun de trouver, de manière libre et originale, de se situer, dans sa différence. Pour autant, ce n'est pas une relation solitaire. Elle ne doit pas conduire à l'isolement et à l'individualisme. La prière, cette relation directe et intime avec Dieu, peut, certes, se faire dans l'isolement, dans notre chambre, porte fermée, comme le recommande Mathieu. Mais rappelons-nous également que Jésus est présent parmi nous chaque fois que nous sommes deux ou trois assemblés en son nom. Nous l'interprétons le plus souvent comme « même si nous ne sommes que deux ou trois » et c'est certainement juste. Mais on peut l'entendre également comme : « chaque fois que nous sommes au moins deux ou trois ». C'est donc que l'héritage qui est laissé par Jésus aux apôtres, et donc à nous-mêmes, à la fin de sa mission, est un héritage collectif, un héritage indivis, dirait le juriste, un héritage que nul ne peut prétendre détenir seul, que nul ne peut porter seul. C'est la communauté qui porte témoignage, à la face du monde, de la parole donnée, qui porte témoignage de cette espérance pour le monde. Cette tension entre liberté individuelle dans la relation à Dieu et témoignage collectif n'est pas simple. Elle a parcouru l'histoire du christianisme et, bien longtemps, le collectif, dirigé par l'institution, l'Église institutionnelle a capté l'héritage, a dominé et aliéné l'individu. Aujourd'hui, au contraire, l'individualisme exacerbé de notre société rend bien difficile d'entendre la dimension collective de l'héritage. La tentation est grande de rechercher une spiritualité basée sur le seul épanouissement personnel, sur la volonté d'assumer seul son existence, en toute maîtrise de soi, ou encore en recherchant l'extinction de tout désir, pour se dissoudre dans le « grand tout ». À cette question apparemment complexe de coexistence, d'équilibre, entre l'individu et la communauté, entre l'unité et la diversité, la solution du Christ est simple : au-delà de toutes les complexités et controverses théologiques, la solution se trouve dans l'Amour. La solution est dans « Aimez-vous les uns les autres » comme témoignage de la Parole donnée, comme témoignage de l'Amour de Dieu. L'unité, je la vois dans sa dimension à la fois verticale et horizontale, en recevant le don qu'est la Parole divine. C'est la dimension « qui n'est pas de ce Monde » – horizontale, comme l'amour qui lie les chrétiens entre eux - ou qui devrait les unir - comme témoignage « pour le Monde » de l'amour de Dieu.
En réunissant ces deux dimensions, le chrétien trouve son unité.
Une dimension verticale, une dimension horizontale. Tiens ? Cela forme une croix !

Amen